

Sur les traces... perdues de Paul Grosfils

par

VICTOR MARTIN-SCHMETS

Le nom de Paul Grosfils n'est pas inconnu des Gidiens. Mais au delà du nom ?... Nous étions (trop ?) rapidement convenus avec les responsables de ce numéro spécial du *BAAG* qu'il devait y avoir sa place. Partir à sa découverte s'est révélé être le parcours le plus difficile que nous ayons jamais rencontré... Si le dossier a, d'emblée, pris des proportions démesurées, aucune synthèse n'a paru s'en dégager : de trop nombreux fragments du puzzle manquent et les hypothèses ou les intuitions ne peuvent se substituer aux preuves. Aussi ne trouvera-t-on ici que des éléments d'une recherche que — malgré notre opiniâtreté — nous avons dû momentanément renoncer à mener à son terme, si terme il y a ; les limites qui nous étaient imparties (et que nous comprenons) ne pouvaient qu'aggraver la difficulté. Nous reviendrons peut-être en détail sur cet énigmatique personnage dans les tomes XI et XII de notre édition des *Œuvres complètes* de Henri Vandeputte¹.

Paul-Émile-Auguste Grosfils est né à Verviers le 23 avril 1882. Cadet de trois garçons, il est le fils de Pierre-Joseph Grosfils (né en 1852), lui-même petit-fils d'un autre Pierre-Joseph Grosfils (1797-1868), brasseur, membre de la Chambre des représentants et de la Constituante belge.

Très jeune, dans sa ville natale, il a dû être mêlé aux milieux littéraires. Mais resterait à éclaircir les dires de Joseph Delmelle², que même le Verviétois André Blavier — et ce n'est pas peu dire — se révèle incapable de préciser ou de confirmer :

1. Bruxelles : Tropismes, à paraître en 1993. L'ensemble des lettres de et à Paul Grosfils devrait, notamment, y figurer.

2. « Géographie littéraire de la Wallonie — Verviers », dans *Les Cahiers Jean Tousseul*, 26^e année, n° 2, p. 19, et n° 3, p. 3.

[...] il y eut à Verviers, avant la première guerre mondiale, plusieurs petits cénacles très vivants. [...] Il y aurait lieu de rappeler également, ici, ceux de Paul Grosfils — qui, aisé, consacra une partie de ses deniers à faire vivre *Aniée* [...].

[...] il a été question [...] du cénacle fondé par Paul Grosfils et Eugène Bilstein³.

En 1905 — il a vingt-trois ans ! — Paul Grosfils fonde à Bruges, 7 rue du Miroir, la maison d'édition Arthur Herbert Ltd⁴. Ltd, abréviation de *Limited [liability]*, désignait, en Angleterre, l'équivalent de nos futures sociétés à responsabilité limitée, mais n'avait pas de signification légale sur le continent : la Belgique ne reconnaîtra ce type de société que par la loi du 9 juillet 1935 ; la France, dix ans plus tôt, par la loi du 7 mars 1925. Faut-il aller jusqu'à supposer que les notions de droit commercial de Paul Grosfils n'étaient pas très précises, puisque le papier à lettre utilisé dans la première lettre connue porte à la fois l'indication Ltd et S.A. (Société anonyme), deux situations juridiques différentes ? Il confie ses travaux à l'imprimeur Édouard Verbeke, « voué à son métier comme un moine à son ordre⁵ », dont la firme, brugeoise elle aussi, se parera de raisons sociales aux accents britanniques, à l'instar de celle de Paul Grosfils (à moins que ce ne soit l'inverse), l'association d'Édouard Verbeke et de l'Anglais Arthur Doubleday ne faisant que renforcer ce caractère.

Édouard-Marie-Pierre-Ange Verbeke était né à Bruges le 4 mars

3. Il faut lire *Bilstein* ; Eugène Bilstein, né à Verviers le 15 février 1875, fut employé à l'Administration communale de sa ville natale ; il collabora à quelques revues littéraires : *Bulletin du Caveau verviétois*, *La Semaine littéraire*, *artistique et mondaine*, *Libre Critique*, *Journal des gens de lettres*, *Verviers-Artiste*, *Liège-Universitaire*. — On peut donner une idée de son « talent » en citant le « *Sonnet somptuaire — Impromptu* » (la première strophe suffira...) par lequel il célébra la disparition du Caveau verviétois :

Après vingt ans d'efforts et de lutte tenace,
Le *Caveau* qui tremblait, hélas, sur ses piliers
Vient de réaliser ses objets mobiliers,
Suivant un ordre net d'évacuer la place.

(Armand Weber, *Essai de bibliographie verviétoise*, coll. « Société verviétoise d'archéologie et d'histoire », Verviers : Impr. P. Féguenne, tome I, 1899, p. 52 ; tome IV, pp. 310-1.)

4. Il y avait bien eu un amiral anglais Arthur Herbert (1647-1716)... Ne faudrait-il pas plutôt chercher l'origine de « Arthur Herbert » dans les deux prénoms de Doubleday : Herbert Arthur, dit simplement Arthur ? Sur Doubleday, v. ci-dessous note 6.

5. Jean Schlumberger, *Œuvres*, tome VI (Gallimard, 1960), p. 369.

1881 ; il était l'un des onze enfants de Franciscus Verbeke. (De son mariage avec Iva Vandenbon, il aura deux enfants : Pierre-Frans-Adolf, né le 8 octobre 1910, qui succédera à son père, et Carlos-Frans Joseph Pierre, né le 16 janvier 1917, qui — curieusement — comme Paul Grosfils, s'occupera d'aviation.) Il fonda à Bruges, lui aussi en 1905, l'« Imprimerie Édouard Verbeke » et l'installa Porte Sainte-Catherine. Le nom officiel de l'imprimerie est difficile, voire impossible, à déterminer, Verbeke lui-même en modifiant souvent l'intitulé : il est souvent un mélange de « Édouard Verbeke » ou « Eduard Verbeke » (les deux orthographes pouvant figurer simultanément dans le même document) auquel viendra — parfois, mais pas nécessairement — s'ajouter « & Co » à partir de l'association avec Arthur Doubleday ⁶ ; simultanément au nom de Ver-

6. On rouvera une notice sur Arthur Doubleday (due à Michael Maclagan) dans *The Dictionary of national biography 1941-1950*, ed. by L. G. Wickham Legg and E. T. Williams, Oxford University Press, 1959, pp. 217-8. Mais, curieusement, cette notice accorde à Doubleday le titre de fondateur des Presses Sainte-Catherine, lui donne comme associé non pas Verbeke, mais un certain Cuthbert Wilkinson et fixe à 1908 la date de fondation de la société. Décidément, rien n'est simple dans cette affaire. — Il existe également une rarissime plaquette, *Herbert Arthur Doubleday 1867-1941* [appreciations by various authors, with a portrait] (London, W. Cloices & Sons, 1942, VI-32 pp.), que nous n'avons pu consulter.

Les annexes au *Moniteur belge* du 20 mars 1907 publient (p. 1073, sub n° 1363) l'acte constitutif de la société Verbeke :

Édouard Verbeke & Co, société en nom collectif, à Bruges. — Constitution.

Il résulte d'un acte sous seing privé en date du 18 février 1907, enregistré à Bruges, le 12 mars 1907, volume 158, folio 98, case 2. Reçu 9 fr. 40 c. Le receveur, (signé) Evers, que

M. Arthur Doubleday, et

M. Édouard Verbeke,

Domiciliés tous deux à Bruges,

Ont conclu une société en nom collectif sous la raison sociale Édouard Verbeke & Co et la firme Ste-Catherine Press, ayant pour objet l'exploitation d'une imprimerie et de toutes les branches qui se rattachent à cette industrie.

Le siège social est à Bruges, rempart Sainte-Catherine.

La société est faite pour un terme de dix années, à prendre cours le 1^{er} janvier 1907. Les deux associés ont la gestion et la signature sociales.

Bruges, le 13 mars 1907.

ARTHUR DOUBLEDAY. EDUARD VERBEKE.

(Déposé au greffe du tribunal de commerce de Bruges le 13 mars 1907.)

Hélas, il n'y a pas trace d'acte constitutif de la « Arthur Herbert Ltd » !

Tous les heureux possesseurs du faux numéro 1 de *La NRF* n'y ont pas toujours trouvé le petit feuillet inséré qui portait le texte suivant :

beke ou de Verbeke & Co, on trouve l'appellation « Sainte Catherine », mais sous des formes variées : « Sainte Catherine Press », « St. Catherine Press Ltd. », « The St. Catherine Press Ltd. », « Impr. The St. Catherine Press Ltd. » et, finalement, « Imprimerie Sainte Catherine ». À l'automne 1911, le siège social et les installations déménagent de la « Porte Sainte-Catherine » au « 12 Quai Saint-Pierre », toujours à Bruges. En 1914, Édouard Verbeke venait de quitter Bruges pour s'associer avec l'imprimeur Henri Desoer de Liège lorsque la guerre lui fit gagner l'Angleterre, notamment Oxford et Cambridge. Rentré au pays en 1919, il quitta Desoer à cause des contrats qu'il avait pu obtenir avec Oxford et reprit pied à Bruges où, aujourd'hui dans la banlieue, la firme — dynamique, sous la direction de Hubert Van Maele — existe toujours sous le nom laïcisé, et de nouveau anglicisé, de « Catherine Press ». L'IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine ⁷) conserverait les archives de cette firme de 1919 à 1950. Nous ne savons rien sur l'importance de cette imprimerie à ses débuts, mais ses responsables, Doubleday et

« L'Imprimerie Sainte Catherine offre ses services pour tous travaux d'impression de luxe ou ordinaire. / L'imprimerie proprement dite est sous la direction personnelle de M. H. Arthur Doubleday ex-associé de la firme Archibald Constable & Cie, Éditeurs de Londres. M. Doubleday est le fondateur et fut l'éditeur de la "Victoria History of the Counties of England" — œuvre gigantesque, bien connue des historiographes français. C'est dire que la longue expérience que ses années d'éditeur ont donnée à M. Doubleday le rend doublement propre à conseiller sa clientèle, comme à choisir le style, la forme, tous les détails qu'il sied. / La beauté des travaux des ouvriers d'art d'antan est due bien plus à leur compréhension, à leur sens de la proportion, à leur qualité de coloristes, à leur patience, qu'à la mise en œuvre, parfois inhabile, de matériaux souvent grossiers. / C'est à la perfection esthétique de l'impression des XVI^e et XVII^e siècles, que ST. CATHERINE PRESS désire revenir. / L'Imprimerie ne se borne pas seulement à user des meilleurs éléments ; elle étudie encore le caractère de l'œuvre avant de choisir papier, encre, types, genre d'illustrations, afin d'obtenir ce tout complet : un beau livre. / Malgré la perfection du travail, le prix de revient est moins élevé que celui des autres grands établissements du même genre. Les Sociétés Savantes, les Cercles d'Archéologie, d'Histoire, les Académies, pour lesquels les frais de publication sont importants, ont tout intérêt à étudier nos tarifs. / Les ouvrages sur la généalogie, entr'autres, peuvent être faits à prix modique, ainsi que les histoires de familles destinées à une circulation restreinte. / S'adresser pour specimen et devis à la St. Catherine Press Ltd., Canal, Porte Sainte Catherine, Bruges, Belgique. »

Ne jouait-on pas sur les mots ? L'éditeur qu'avait d'abord été Doubleday dans son pays d'origine était devenu un *publisher* ; le voilà maintenant imprimeur...

7. 25, rue de Lille, 75007 Paris.

Verbeke, pourraient avoir été amenés à mettre eux-mêmes la main à la pâte ; les nombreuses coquilles d'*Antée* seraient-elles imputables à une insuffisante connaissance de la langue française d'Arthur Doubleday ? Jean Schlumberger attribue une autre origine aux coquilles de *La Nouvelle Revue Française*, cette fois : « Nous étions imprimés à Bruges, par des typos flamands, ce qui, malgré le goût et le soin de Verbeke, rendait scabreuses les corrections du dernier moment ⁸. »

Si *La Nouvelle Revue Française* a très peu de coquilles, ce n'est pas le cas d'*Antée* et des ouvrages édités par Grosfils ; tout est question d'aptitude et d'attention à la correction des épreuves, les responsables de *La N. R. F.* et Gide en particulier ayant été, eux, très vigilants. On se souvient des neuf jours que Gide passe à Bruges, en mai 1911, pour corriger des épreuves ⁹.

Lorsque Paul Grosfils, voisin de Verbeke, devient l'éditeur d'*Antée*, à partir du 1^{er} juin 1906, il succède à l'éditeur bruxellois Oscar Lamberty qui en avait assuré l'édition durant un an. Ses relations avec Henri Vandeputte sont cependant antérieures à cette date : dans une lettre du 27 juillet 1904 à Louis Piérard, Henri Vandeputte le convie à un souper « samedi », c'est-à-dire le 30, où il rencontrera Arthur Toisoul et Grosfils.

Qu'était-ce qu'« éditer » *Antée* ? Oscar Lamberty et Paul Grosfils — alias Arthur Herbert — ont-ils pris quelque risque ? Les fondateurs ¹⁰, de leur côté, ont-ils apporté des fonds ? Des vrais créateurs d'*Antée*, Christian Beck n'a rien pu mettre dans la corbeille, Henri Vandeputte — ou plus précisément son père — a pu fournir des fonds importants : la situation de Charles Vandeputte, son aisance matérielle, le lui permettaient, son goût pour la bibliophilie ¹¹ l'y incitait ; des deux autres, c'est-à-dire Isi Collin et Louis Piérard, ni l'un ni l'autre n'a pu offrir quoi que ce soit, sinon leur bonne volonté et leur collaboration. Nous ignorons les possibilités de Lamberty ; mais nous savons que celles de Grosfils, encore que nous ne puissions les chiffrer, étaient importantes. On peut même se demander si *Antée* n'est pas passé de Lamberty à Grosfils pour cette raison.

8. Jean Schlumberger, *Œuvres*, éd. citée, t. VI, p. 380.

9. V. son *Journal 1889-1939*, Bibl. de la Pléiade, p. 334.

10. Pour mettre fin à l'hésitation de certains et aux propos fantaisistes d'autres, nous rappelons ici que les quatre fondateurs d'*Antée* sont clairement cités par Henri Vandeputte dans une lettre à Gide du 9 avril 1905 (*BAAG* n° 37, janvier 1978, pp. 26-8).

11. Une partie de la bibliothèque de Charles Vandeputte (1853-1942) fera l'objet de deux ventes publiques à Bruxelles, les 29 janvier (324 numéros) et 10 décembre 1938 (352 numéros) (huissier : M^e H. Nicaise, expert : Raoul Simonson).

Celui-ci, avant de devenir l'éditeur de la revue, avait publié plusieurs volumes constituant l'embryon de la « Collection d'Antée » : *Pain quotidien*, de Henri Vandeputte, et *Les Erreurs*, de Joseph Bossi, pseudonyme de Christian Beck. Ce qu'on semble pouvoir affirmer, c'est que Grosfils a considérablement augmenté le tirage de la revue et s'est offert le luxe d'envoyer de nombreux spécimens¹². Il n'est que de voir les exemplaires que l'on retrouve aujourd'hui : aucun exemplaire d'*Antée* n'est courant, mais on trouve vingt exemplaires édités par Grosfils pour un, en mauvais état, édité par Lamberty.

La cessation des activités des éditions Arthur Herbert et la disparition d'*Antée* en 1907 sont dues aux mauvaises affaires de Paul Grosfils : ses productions se vendent mal, c'est vraisemblable ; la gestion de l'entreprise n'était pas parfaite, c'est possible. Henri Vandeputte a aussi sa part de responsabilité : c'est le 21 novembre 1906 qu'est mis à jour le découvert qu'il a créé dans la caisse paternelle par ses dettes de jeu et c'est le 16 février 1907 qu'il quitte la Belgique pour les États-Unis avec l'espoir d'y compenser ses pertes dans les casinos et dans les cercles privés. Ce départ s'assortit d'une mésentente conjugale dans le ménage Vandeputte. Et Paul Grosfils, célibataire, n'est probablement resté ni insensible à la beauté de Madame Vandeputte, ni en dehors du conflit.

L'écrivain belge Henri Vandeputte (1877-1952) avait épousé Marie (dite Miette) Hiernaux (1878-1956), à Ixelles (Bruxelles), le 20 mai 1899. Il en divorcera le 8 octobre 1910, mais leur séparation remonte à 1907. Lors de celle-ci, il semblerait que Marie Hiernaux se soit liée avec Paul Grosfils. Grosfils et Miette avaient un point commun : leur amour du théâtre. Peut-être leur talent n'a-t-il pas été à la hauteur de leurs ambitions : seuls de petits rôles — voire, pour Paul Grosfils, du simple travail d'administration — leur ont été confiés, dans une troupe néanmoins célèbre, celle de Lugné-Poe, du théâtre de l'Œuvre¹³. Marie Hiernaux adoptait au théâtre le pseudonyme de Miette Saville. En 1914, elle décrochait même un contrat avec les théâtres impériaux de Saint-Petersbourg. La déclaration de guerre l'empêcha probablement d'honorer ce contrat. Néanmoins, elle se rendit certainement dans cette ville — mais

12. En témoignent les nombreux exemplaires retrouvés portant le cachet « SPÉCIMEN ».

13. Le 30 janvier 1912, dans *Anne ma sœur*, une comédie en un acte, en vers, de M. Auzanet, Miette Saville joue le rôle d'« une jeune fille blonde ». Le 30 mars 1913, à 20 h, à Francfort, dans la salle de l'hôtel Schwann, elle joue dans *Poël de carotte*, mais nous ignorons quel rôle (*Cahiers Paul Claudel* 5, Gallimard, 1964, p. 111).

en 1916 ! — et même à Kiev ainsi qu'en témoigne un passeport (d'après ce document délivré par l'Ambassade de Belgique à Paris où elle réside, elle embarque au Havre le 27 mai 1916 et y débarque dès le 11 août : en deux mois et demi, elle est allée à Saint-Pétersbourg où elle est arrivée le 14 juin, après un périple par Southampton, Londres, Newcastle, Haparanda, Tornea, et qu'elle quittera le 19 juillet pour rentrer en France par la même route ; entre le 14 juin et le 19 juillet, elle a trouvé le temps d'aller à Kiev où elle se trouve le 23 juin ; à Londres, elle descend dans les plus grands hôtels : au Ritz — à Piccadilly, au coin d'Arlington Street — à l'aller et au retour, au Savoy — sur le Strand) sur lequel Marie Hiernaux se rajeunit de dix ans... Serait-ce pour paraître plus jeune que Paul Grosfils, dont elle était l'aînée de quatre ans ? De son côté, Grosfils est à Saint-Pétersbourg dès février 1915 et il semble bien qu'il y soit encore en juin 1915, mais nous ne savons ni quand il y est arrivé, ni quand il l'a quitté. Nous ignorons également s'il a vu d'autres villes au cours de son séjour en Russie et quelles furent ses activités. Si l'on connaît les dates d'un voyage de Marie Hiernaux et celles d'un voyage de Paul Grosfils en Russie, rien n'interdit de supposer que Miette ait accompagné ou rejoint Grosfils en 1915 ou/et que Grosfils ait rejoint ou accompagné Miette en 1916. Les Théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg faisaient relâche de fin mai à début août ; on voit mal à quoi pouvait lui servir son contrat (elle est à Saint-Pétersbourg en pleine période de relâche), d'autant plus que ce contrat était dépassé depuis deux ans...

Au sujet de possibles et éventuelles relations entre Paul Grosfils et Miette Saville, plusieurs hypothèses sont possibles : Miette tomba-t-elle dans les bras du fortuné Paul Grosfils, désespérée de voir son mari jouer ? Le célibataire Grosfils attira-t-il Miette ? Henri Vandeputte poussa-t-il Miette dans les bras de Grosfils ? Le mystère demeure et dans ce domaine, les preuves sont généralement rares. Jusqu'à sa mort, Grosfils aurait versé une pension à Miette, celle-ci essayant d'en obtenir le versement même après la mort de son amant d'antan... Et ceci recoupe les dires d'une petite-fille de Miette affirmant que, chaque mois, elle serait allée avec sa grand-mère toucher une rente dans l'étude d'un notaire parisien...

Dès janvier-février 1914, André Ruyters avait souhaité trouver pour Paul Grosfils un emploi à *La Nouvelle Revue Française* ; ce n'eût été possible qu'« en rognant sur celle de Tronche et de Rivière¹⁴ ». En mars-avril, le commun désir de Ruyters et de Grosfils se réalisait. « Ils étaient désormais six à assurer la marche de la boutique : Gustave Tronche,

14. Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de la NRF*, t. III, *Une inquiète maturité, 1913-1914* (Gallimard, 1986), p. 272.

Jacques Rivière, Paul Grosfils, le comptable, l'ancien employé Poimboeuf et le nouveau commis ¹⁵. »

Dès le début de la guerre 1914-1918 — *La N. R. F.* cesse de paraître après la livraison d'août 1914 —, Paul Grosfils se met à la disposition du gouvernement français. On le retrouve au Foyer franco-belge avec Gide. Après la guerre, l'expérience acquise à *La N. R. F.* et son goût du théâtre le feront entrer — pour peu de temps — à la revue *L'Œuvre* ¹⁶. Mais ce ne sont qu'emplois temporaires et peu rentables. Notre dilettante venait d'atteindre la quarantaine. Il était temps de trouver des occupations plus stables.

Des connaissances en aéronautique — acquises nous ne savons où — lui permirent de devenir directeur de la ligne aérienne Paris-Londres. Le 24 février 1925 il épousa à Londres une Française, Madeleine Jacquet, fut fait chevalier de la Légion d'honneur en mai 1927 et décéda sans descendance à Saubion (Landes), le 15 novembre 1941 : il n'avait jamais renoncé à sa nationalité belge.

Ses activités littéraires ne se sont pas limitées à l'édition et à la gestion de revues : il est l'auteur, en collaboration avec Alphonse de Beil, de *Tous dupés* ¹⁷. On lui doit en outre plusieurs articles, parmi lesquels nous retiendrons « Le Drame musical », « La Musique grecque ¹⁸ » et « Théâtre et littérature ¹⁹ ». Pour *Antée*, il traduisit des « Aphorismes d'Oscar Wilde ²⁰ » et « Dieu à Londres — L'Art et le public à Londres » d'Arthur Symons ²¹. Il est aussi le traducteur d'Oscar Wilde, *L'Âme de l'homme*, qu'il publia lui-même ; ainsi que de *La Duchesse de Padoue*, un livret d'après le roman d'Oscar Wilde, qu'allait mettre en musique Maurice Le Boucher.

La Duchesse de Padoue, action dramatique en deux actes de Paul Grosfils, d'après le roman d'Oscar Wilde, musique de Maurice Le Boucher, fut créée à Paris, à l'Académie nationale de Musique (Palais Gar-

15. *Ibid.*, p. 324.

16. Lugné-Poe, dans le troisième volume de *La Parade : Sous les étoiles* (Gallimard, 1933), ne cite Paul Grosfils qu'une seule fois et en note (p. 259).

17. Saint-Gilles, 1898.

18. *Revue de Belgique*, 36^e année, 2^e série, t. 40, 15 mars 1904, pp. 214-30, et t. 42, 15 déc. 1904, pp. 335-57. Dans cette même revue qui, malgré son âge, était ouverte aux jeunes et aux idées nouvelles, Paul Grosfils tint quelque temps une intéressante « Chronique musicale » (15 août 1904, pp. 382-91 ; mars 1905, 379-90 ; mai 1905, 88-95 ; déc. 1905, 401-10 ; févr. 1906, 179-91).

19. *L'Œuvre*, avril 1912, pp. 68-70.

20. N° 5, octobre 1905, pp. 214-20.

21. 2^e année, n° 5, 1^{er} octobre 1906, pp. 471-81, n. p. 509.

nier) le 15 octobre 1931, dans une mise en scène de Pierre Chereau et des décors de Numa, sous la direction musicale de Philippe Gaubert. Mme Ferrer était Béatrice ; MM. De Trevi, Guido ; Pernet, le Duc ; A. Huberty, Moranzone ; Singher, Ascanio ; Raoul Gilles, Canutto ; Cambon, Vitellozo ; Dalerant, Palainolio ; Boineau, Maffia ; Ernst, Bardi. Il y eut quatre représentations, la dernière ayant eu lieu le 13 novembre 1931, avec les créateurs, sauf M. Bordon, le Duc ²². Selon le compte rendu du *Larousse mensuel illustré*, la composition musicale de cette œuvre remonterait à vingt ans et serait le prix de Rome du compositeur. Maurice Le Boucher (1882-1964) ayant obtenu son prix de Rome en 1907, la traduction de Paul Grosfils daterait d'avant cette date. Mais... Le Boucher concourut deux fois pour le Prix de Rome : une première fois en 1906 où il obtint un second prix et enfin en 1907 où il obtint un premier prix ; le Prix de Rome était décerné au(x) vainqueur(s) d'un concours dont la formule n'avait pas changé depuis le début du XIX^e siècle : une cantate sur un texte imposé. En 1907, la cantate obligée fut *Selma*. Le lauréat était tenu à quelques envois qui devaient prouver que son séjour à Rome était profitable et que le jury avait été clairvoyant... Si, peut-être, *La Duchesse de Padoue* a été un de ces envois, elle ne fut pas l'œuvre qui permit à Maurice Le Boucher d'obtenir son premier Prix de Rome. — On observera que Paul Grosfils était le second Belge à entrer au Palais Garnier, le premier ayant été, en 1909, Maurice Maeterlinck avec *Monna Vanna* sur une musique de Henry Février.

Une existence aussi mouvementée que celle de Paul Grosfils l'amena à de fréquents changements de domicile. Tous ne nous sont pas connus. Les adresses données par les lettres de Paul Grosfils sont :

d'août 1906 à septembre 1907 : Bruges, Porte Sainte-Catherine, et — simultanément, cette dernière devant être l'adresse professionnelle, la suivante, l'adresse privée — en octobre-novembre 1906 : Bruxelles, 2 rue des Plantes ; et — sans doute en vacances — le 12 juin 1907 à Ostende au Splendid Hotel et le 13 août 1907 à Ostende au Royal Palace ;

en octobre 1907 : à Londres, 49 Carlton Mansions — Portsmouth Road — Maida Vale ;

en septembre 1908 : dans la banlieue de Londres, « Valetta » — Cranes Park Avenue — Surbiton ;

22. Stéphane Wolff, *L'Opéra au palais Garnier (1875-1962)*, Paris-Genève : Slatkine, 1982, p. 77. — Partition piano et chant, Paris : Francis Salabert, 1932. — Comptes rendus, entre autres, dans *Le Figaro*, 18 oct. 1931, *Le Matin*, 19 oct. 1931, *Le Temps*, 21 oct. 1931, *Larousse mensuel illustré*, *Bulletin mensuel*, n° 298, déc. 1931, p. [6].

en février 1915 : à Saint-Pétersbourg ;

de septembre à décembre 1921 : on lui écrit à l'adresse de Lugné-Poe, 55 rue de Clichy, Paris 9^e et — simultanément — à son adresse personnelle, en novembre 1921 : 60 rue Boissière, Paris 16^e ;

en décembre 1936 : 8 rue de Boccador, Paris 8^e où il est abonné au téléphone, Élysées 76-17.

* *
*

ANNEXES

I. OUVRAGES PUBLIÉS PAR PAUL GROSFILS

à l'enseigne de Arthur Herbert Ltd

et imprimés par les Presses Sainte-Catherine à Bruges

Outre l'édition de seize livraisons d'*Antée* (2^e année, n° 1, 1^{er} juin 1906, à 3^e année, n° 4, 1^{er} septembre 1907), pour lesquelles nous prions les lecteurs d'attendre la « Bibliographie analytique » que nous publierons dans *Le Livre et l'Estampe*, il y aurait eu, de la part de Paul Grosfils, le désir de n'éditer que des ouvrages d'un certain caractère ; c'est ce qui ressort de la lettre de Gide à Ghéon du 5 mai 1907 (*Correspondance*, Gallimard, 1976, p. 672). Gide a recommandé *La Vieille Dame des rues* de Ghéon à Grosfils qui l'a refusé, « car ils ne veulent pas admettre dans leur collection le roman ». Et Gide d'expliquer que *La Maîtresse américaine* d'Eugène Montfort, un roman, fut de la part de Grosfils « un faux pas de départ ».

Les ouvrages sont classés par ordre chronologique des achevés d'imprimer ou, à défaut, par date d'apparition dans la *Bibliographie de Belgique*.

1. Henri VANDEPUTTE, *Pain quotidien*. Poésies. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1906, 160 pp., 21,8 x 17,3. (*Bibl. de Belgique*, 15-28 février 1906, sub n° 262.)

2. Joseph BOSSI, *Les Erreurs*. Roman. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1906, 238 pp., 20,5 x 13,5. (*Bibl. de Belgique*, 15 juin 1906, sub n° 894.)

3. Oscar WILDE, *L'Âme de l'homme* (*The Soul of Man*). Traduit par Paul Grosfils. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1906, 112 pp., 16,5 x 10,5. (*Bibl. de Belgique*, 30 juin 1906, sub n° 1115.)

4. Eugène MONTFORT, *La Maîtresse américaine*. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1906, 200 pp., 20 x 13. (Ach. d'impr. 1^{er} juillet 1906.)

5. Joseph BOSSI, *Adam*. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1906, 104 pp. (*Bibl. de Belgique*, 15 novembre 1906, sub n° 1903.)

6. Louis THOMAS, *La Maladie et la mort de Maupassant*. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1906, 104 pp., 16,5 x 10,5. (Ach. d'impr. 10 septembre 1906.)

7. SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER, *Choix de pages anciennes et nou-*

velles, précédé d'une préface de Camille Lemonnier et orné d'un portrait de l'auteur par George Bottini. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1907, 280 pp., 22,2 x 14,5 ex. relié) ou 22,5 x 14,5 (ex. broché). (Ach. d'impr. 29 janvier 1907.)

8. André RUYTERS, *Le Mauvais-Riche*. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1907, 224 pp., 22,2 x 14,5. (Ach. d'impr. 28 février 1907.)

9. Arthur SYMONS, *Portraits anglais*, qu'ont traduits Jack Cohen, H.-D. Davray, George Khnopff, Édouard et Louis Thomas. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1907, 352 pp., 22,2 x 14,5. (Ach. d'impr. 12 mars 1907.)

10. Louis PIÉRARD, *Images boraines*. Poèmes. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1907, 89 pp., 20,3 x 14,5. (Ach. d'impr. 29 mars 1907.)

11. Paul SPAAK, *Voyages vers mon pays*. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1907, 18 x 12,5. (Ach. d'impr. 19 juin 1907.)

12. Francis de MIOMANDRE, *Visages*. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1907, 448 pp., 22,5 x 14,5. (Ach. d'impr. 27 juillet 1907.)

13. Arthur SYMONS, *Poésies*, précédées d'un essai sur l'auteur par Louis Thomas et de son portrait par Jacques-É. Blanche. Bruges : Arthur Herbert Ltd, 1907, 196 pp., 22,7 x 14,5. (Ach. d'impr. 27 juillet 1907.)

Les cartonnages d'éditeur auraient (lettre de Grosfils à Mockel du 8 février 1907) été réalisés à Londres ; *Antée* parlait (2^e année, n° 10, 1^{er} mars 1907, p. 1086) d'« une riche couverture en carton brun, rouge et or, de fabrication anglaise ». André Ruyters, de son côté, prétendait qu'il n'y avait de bons relieurs qu'anglais...

Au moment de la disparition des éditions Arthur Herbert, certains livres étaient en chantier : certains furent accueillis chez d'autres éditeurs, d'autres ne virent jamais le jour.

II. RELEVÉ CHRONOLOGIQUE DES LETTRES DE PAUL GROSFILS ET À PAUL GROSFILS

À ces lettres en sont ajoutées trois autres, précédées de l'astérisque, dans lesquelles il est abondamment question de Paul Grosfils. Nous utilisons les abréviations AML pour « Archives et Musée de la Littérature » (Bruxelles) et BLJD pour « Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet » (Paris).

1. Paul Grosfils à André Gide.
16 août 1906, l. dact. s., 1 p., BLJD, γ 567.1.
2. Paul Grosfils à Louis Dumont-Wilden.
[Octobre-novembre 1906], carte de visite, AML, 2328.
3. Paul Grosfils à André Ruyters.
24 octobre 1906, l. a. s., 1 p., BLJD γ 528.138. Publ. *Œuvres complètes* d'André Ruyters, éd. Victor Martin-Schmets, t. V (Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 1990), pp. 215-6.
4. Paul Grosfils à Albert Mockel.
[1^{er} décembre 1906], l. dact., 2 pp., AML, 2136/1.
5. Albert Mockel à Paul Grosfils.

- Paris, 3 décembre 1906, brouillon de l. s., 4 pp., AML 2136/2.
6. Paul Grosfils à Albert Mockel.
21 janvier 1907, l. dact. s., 2 pp., AML 2136/3.
 7. Paul Grosfils à Albert Mockel.
8 février 1907, l. dact. s., 2 pp., AML 2136/4.
 8. Albert Mockel à Paul Grosfils.
10 février 1907, brouillon de l. s., 1 p. (au bas de la précédente), AML 2136/5.
 9. Paul Grosfils à Albert Mockel.
17 février 1907, l. dact. s., 2 pp., AML 2136/5.
 10. Albert Mockel à Paul Grosfils.
Paris, 20 février 1907, copie autogr. de l. s., 2 pp., AML 2136/6.
 11. Paul Grosfils à Albert Mockel.
27 février 1907, l. dact. s., 3 pp., AML 2136/7.
 12. Paul Grosfils à Albert Mockel.
4 mai 1907, l. dact. s., 1 p., AML 2136/10.
 13. Paul Grosfils à Albert Mockel.
27 mai 1907, l. dact. s., 1 p., AML 2136/8.
 14. Paul Grosfils à Albert Mockel.
S. d., carte post. a. s., AML 2136/9.
 15. Paul Grosfils à André Gide.
12 juin 1907, l. a. s., BLJD γ 567.2.
 16. Paul Grosfils à Louis Piérard.
13 août 1907, l. a. s., 4 pp., AML 4297/236. Publ. *Trois cent trente-deux lettres à Louis Piérard*, éd. Marianne Pierson-Piérard (Paris : Lettres Modernes, 1971), pp. 186-8 (cette version cache certains noms propres).
 17. Paul Grosfils à Albert Mockel.
10 septembre 1907, l. dact. s., 1 p., AML 2136/11.
 18. Paul Grosfils à Albert Mockel.
11 septembre 1907, l. a. s., 2 pp., AML 2136/12.
 19. Albert Mockel à Paul Grosfils.
15 octobre 1907, brouillon de l. s., 4 pp., AML 2136/13.
 - * 20. Albert Mockel à Édouard Verbeke.
Paris, 18 octobre 1907, brouillon de l. s., 7 pp., AML 2136/14.
 21. Paul Grosfils à Albert Mockel.
23 octobre 1907, l. a. s., 4 pp., sans env. cons., AML 2136/15.
 22. Paul Grosfils à Louis Piérard.
7 (sur 6) septembre 1908, l. a. s., 2 pp., AML 4297/237.
 23. Paul Grosfils à Jean Schlumberger.
26 octobre 1914, l. a. s., sans env. cons., BLJD Ms 12.414.
 24. Paul Grosfils à André Gide.
Pétrograd, 6/19 février 1915 (le 6 est la date du calendrier grégorien, le 19, celle du calendrier russe), l. a. s., 4 pp., sans env. cons., BLJD γ 567.3.
 25. André Gide à Paul Grosfils.

- 18 juin 1915, l. a. s., 2 pp., sans env. cons., coll. Jean-Pierre Grosfils.
26. André Gide à Paul Grosfils.
23 octobre 1915, l. a. s., 2 pp., sans env. cons., coll. J.-P. Grosfils.
27. André Gide à Paul Grosfils.
Jeudi [28 octobre 1915], l. a. s., 2 pp., sans env. cons., coll. J.-P. Grosfils.
28. Paul Grosfils à Camille Poupeye.
8 septembre 1921, l. a. s., 1 p., AML FS XIV 829/1.
29. Paul Grosfils à Camille Poupeye.
7 octobre 1921, l. a. s., 2 pp., AML FS XIV 829/2.
30. Paul Grosfils à Camille Poupeye.
14 octobre 1921, l. dact. s., 2 pp., AML FS XIV 829/3.
31. Paul Grosfils à Camille Poupeye.
14 novembre 1921, l. a. s., 2 pp., AML FS XIV 829/30.
32. Paul Grosfils à Camille Poupeye.
15 décembre 1921, l. dact. s., 2 pp., AML FS XIV 829/4.
- * 33. Camille Poupeye à Lugné-Poe.
23 mars 1922, minute d'une l. dact., 2 pp., AML FS XIV 829/7.
- * 34. Camille Poupeye à Lugné-Poe.
28 mars 1922, minute d'une l. dact., 2 pp., AML FS XIV 829/10.
35. Paul Grosfils à André Gide.
8 décembre 1936, l. a. s., sans env. cons., BLJD γ 567.4.